

XIV

COMMENT AIMAIENT LES COMEDIENNES

AU MILIEU DU SIÈCLE

I

C'est toujours une bonne fortune de dénouer les masques dans ce bal masqué qui s'appelle la vie humaine. C'était en 1849, j'étais directeur du Théâtre-Français ; quelques amis : Théophile Gautier, Hetzel, Alfred de Musset, Octave Feuillet, Emile Augier, venaient souvent passer une heure dans mon cabinet. Un soir que j'étais seul, Hetzel entra

et me présenta un jeune poète qui voulait me lire une comédie. Il avait déjà des intelligences dans la place : il était l'ami de Rachel, de Brohan, de Judith ; il ne doutait de rien, ce qui me donna de lui une bonne idée. Il commença par nous dire le scénario de sa pièce. Tout à coup, la porte s'ouvrit, et mademoiselle Florentine, qui venait de jouer Célimène, entra et me dit tout haut :

— J'ai perdu mon amoureux.

— Qu'est-ce que cela, votre amoureux ?

— Le voilà !

Et elle se jeta dans les bras du jeune poète.

— Voyez-vous ce chercheur de rimes ! Il a quitté sa stalle d'orchestre quand j'étais encore en scène. Je le voue aux dieux infernaux. Il m'a écrit un sonnet pour me dire qu'il m'adorait, mais je vais donner son sonnet à mon habilleuse pour se faire des papillotes.

— Et ce sera bien fait, dit le jeune poète.

Mais il joignit les mains pour demander grâce.

— Songez, mademoiselle, que j'ai fait une comédie, qu'il y a un beau rôle pour vous, et que je voulais voir Arsène Houssaye avant la fin du spectacle.

— La cause est entendue, dis-je ; allez-vous-en chacun chez vous, ou faites mieux si cela vous amuse.

Il paraît que cela les amusa, puisqu'ils s'en allèrent bras dessus bras dessous jusqu'à la loge de mademoiselle Florentine, pendant que Hetzel et moi nous allions rejoindre Alfred de Musset au café de la Régence. Tout en causant de ceci et de cela, nous parlâmes du poète et de mademoiselle Florentine.

— En voilà encore un, dit Alfred de Musset, qui va passer un mauvais quart d'heure avec cette gaillarde-là.

— La connaissez-vous bien ? dis-je à Alfred de Musset.

— Je ne la connais que trop ; elle m'a fait damner pendant six semaines ; c'était des feux de joie, c'était des feux d'enfer. Il faut

bien le dire, elle a toutes les éloquences de la passion, mais le ciel de ses amours ne renferme que des orages.

Nous en étions là, quand Fantasio apparut au café.

— Eh bien? lui demanda Hetzel.

— Eh bien! elle m'a mis à la porte.

— Mon jeune ami, dit Alfred de Musset, voilà une bonne fortune pour vous; cette mise à la porte vous donnera l'idée de passer par la fenêtre, c'est-à-dire que vous allez devenir éperdument amoureux de la comédienne.

— Je vous avoue que je voudrais bien être dans son jeu, ne fût-ce que pendant huit jours.

— Savez-vous comment on la prend? Tout simplement par des lettres qui flambent.

Ah! par exemple, il ne faut pas lui chanter des chansons connues. Elle a été à l'école de la passion, elle éclaterait de rire si vous lui écriviez comme tout le monde. Du reste, elle pourrait vous donner des leçons: elle a lu

toutes les épistolières, mais elle les dépasse. A côté d'elle, madame de Sévigné n'est qu'une griffonneuse.

— Je vous remercie de la leçon.

— Oui, oui, dit Hetzel, un amoureux averti en vaut quatre.

En ce temps-là, je voyais presque tous les jours Fantasio et Florentine; le Comité de lecture avait reçu *Prospero*, une petite comédie qui ressemblait beaucoup à la manière d'Alfred de Musset. Florentine, qui aimait la causerie, parce qu'elle aimait le jeu des mots, venait souvent dans mon cabinet pour rencontrer les beaux discoureurs qui daignaient fumer mes cigarettes. Elle me confia ce que tout le monde savait, c'est-à-dire l'histoire de ses amours. Si je la raconte, cette histoire, je ne suis pas bien indiscret, car, dans son boudoir, la comédienne avait appendu son portrait en face de celui de Fantasio. En même temps, elle avait écrit le portrait à la plume de son amant et d'elle-même

dans un petit livre à fermoir d'or, où elle avait pareillement peint à la plume Alfred de Musset, Emile Augier, Niewerkerke, qui avait sculpté son buste, Feuillet, un autre de ses amoureux, qui ne passait jamais devant le Théâtre-Français sans un violent battement de cœur :

« Quand je connus Fantasio il était déjà le féministe qui devait jeter le trouble dans toutes les imaginations, le tentateur dont la visionnaire beauté menaçait de tenir en échec les consciences les mieux affermies dans le devoir ; l'ironique dédaigneux dont le nom rendait les jeunes femmes toutes pensives ; le hautain et le mélancolique dont elles chantaient les vers, toutes seules, à leur piano, dont elles écoutaient l'histoire romanesque, dont elles aimaient à écrire le nom parmi les vélins parfumés, l'euvouéteur enfin dont chaque mari se sentait menacé, même celui qui se croyait le mieux assis dans sa sécurité conjugale.

» Sans le savoir, j'aimais déjà Fantasio arrivé tout rayonnant de sa province, un volume de poésies sous le bras, volume tout imprégné du parfum sauvage de ses bois, cherchant la célébrité, absolument comme s'il n'avait pas eu dans ses armes le blason d'une très vieille famille. Car il avait la race, ce blond Fantasio, la race qui lui faisait la main plus petite, le pied mieux cambré, le sang plus bleu, courant à fleur de peau, sous l'épiderme satiné d'une joue très pâle autour de laquelle frissonnait l'or d'une barbe vaporeuse, enveloppant la bouche de spiritualité. Le nez à courbure d'aiglon, aux minces et frémissantes ailes, aspirait voluptueusement les parfums terrestres, trahissait son impérieuse volonté.

» Dans l'azur de l'œil, il y avait l'attraction des lacs mystérieux où venaient s'abîmer, un beau jour de folie, toutes les suprêmes résistances. Grand, mince, fier, l'attitude en lui serait vite devenue altière, si l'air de tête ne

l'avait atténuée par une nuance de bonté où l'on sentait le cœur de Fantasio remonter à la surface de son esprit. Vêtu d'une jaquette de velours, dans laquelle sa taille apparaissait mieux cambrée, la batiste de la chemise plissée piquait une ligne de lumière sur la sombreur du vêtement; une de ses mains jouait machinalement avec le chaton d'une bague passée à l'annulaire de l'autre; portant l'inflexion du cou un peu à gauche, ce qui lui mettait du soleil dans la tête, il avait alors, en regardant les femmes, cet air souverainement impertinent ou cravacheur dont les plus révoltées subissaient l'indomptable pouvoir, dont les plus sages frémisssaient malgré elles, mais dont les dédaignées ne se consolaient jamais. D'avance, on se disait que de Fantasio naîtraient les inguérissables blessures, les mortels oublis, les destinées brisées; et pourtant elles y couraient toutes, les voluptueuses et les froides, les unes par le choc soudain de l'amour, les autres par cet attrait de curio-

sité perverse sur lequel Bossuet a tenté en vain de jeter ses foudres. Car Fantasio était, il faut bien le reconnaître, celui que veulent anathématiser à tout prix les confesseurs, les orateurs de l'Évangile, tant ils le pressentent dangereux sur le passage des épouses et des vierges.

» Et pourtant, gardons-nous de croire que ce fut un malfaisant; la vraie passion, en égarant sa pointe de feu dans les âmes, préserve de toute souillure. Il y a dans son essence même quelque chose qui l'empêche de sombrer dans la matière. Fantasio était trop modelé à l'image d'une admirable mère, pour ne pas reconnaître de temps à autre l'auguste caractère de la vertu. S'il y croyait peu, ayant en cela de très spécieux arguments, il était le premier à s'incliner devant celle qui se retranche, toute meurtrie et toute blessée qu'elle soit par la tentation, dans la tour d'ivoire de sa pureté et de sa foi au bien. C'était un diable à quatre, ce n'était pas un athée. Très indé-

pendant d'esprit, il conservait à son insu, peut-être, ce christianisme de sentiment dont l'avait imprégné, tout enfant, celle qui, la première, avait joint ses mains et fait ployer ses genoux devant le symbole sacré du Sauveur.

» Elle lui avait mis aux lèvres l'avant-goût des choses divines, et j'ai lieu de croire qu'il en gardait le tourment même aux heures les plus dévorantes, alors que l'on disait de lui, comme de Musset :

» Quel est donc ce jeune homme qui s'inquiète tant de la blancheur des marbres ? »

» Ah ! c'est que, sous l'élan de sa fougueuse nature, le marbre s'était fait chair pour le poète ; les gorges les plus marmoréennes avaient frissonné, les bras s'étaient ouverts et refermés sur lui, les syllabes évocatrices avaient descellé les lèvres rigidelement fermées, la vie, la vie orageuse l'avait étreint dans son spasme immense.

» Comment ne se seraient-ils pas pressentis

et cherchés, lui le poète, et Florentine la grande comédienne ? Ces deux audacieux, ces deux superbes devaient se rejoindre de par la toute omnipotence des affinités. »

Devant ce portrait beaucoup trop flatté, peint par la plume de Florentine, je placerai comme vis-à-vis le portrait de la comédienne :

Elle était la Célimène et la servante de Molière, une servante faite de caprice et de tempête, une servante qui cassait la vaisselle et défendait d'un peu trop près l'approche de son maître, qu'elle voulait tout à elle et duquel son orgueil qui touchait aux cimes aurait souhaité être la seule confidente, la dernière amie. Florentine disait, en s'emparant du cœur de Fantasio :

— Moi seule, et c'est assez. C'est assez, car j'ai l'esprit qui rayonne, la royauté qui enchaîne, le cœur qui subjugue, l'imagination qui emporte à travers les espaces et permet au temps de n'être qu'une fiction, puisqu'avec moi mon Fantasio est toujours le beau et radieux Fanta-

sio sur laquelle destinée n'a point de prise.

Et ils s'aimaient, elle et lui, sous l'aiguillon des folles caresses, se quittant et se reprenant aussi vite, bras aussitôt glacés que réenlacés, oubliant tout quand ils étaient ensemble, si bien que l'on aurait cru qu'ils ne se séparaient que pour la volupté de se reprendre.

Heures bénies, heures triomphales des jeunesses fécondes où l'homme se chante à lui-même ce qu'il y a de plus beau, où la femme incorpore en elle le merveilleux poème que la vie ne donne qu'une fois.

Florentine avait tout de suite emporté Fantasio, devinant bien qu'on le lui disputerait chaudement ; mais la nature prévoyante ne lui avait pas ménagé les armes agressives et défensives. Il fallait la voir, donnant des coups d'estoc et de taille dès qu'une de ses camarades, un peu mal avisée, avait la témérité de se montrer à côté du poète.

— Mon cher amour, lui disait-elle, vous me trompez que c'est une bénédiction.

Il est juste de reconnaître que, sous ce rapport, elle était encore au-dessous du vrai. Alors, la fureur la transformait en une Hermione rageuse d'une beauté presque farouche. La comédienne faisait un bond dans le domaine de la tragédie.

— Les hommes comme vous, disait-elle à Fantasio, s'ils devenaient des femmes seraient les plus grandes gueuses de la terre !

D'autres fois, sa voix s'attendrissait dans un accès de grâce féline :

— Dis-moi encore, dis-moi toujours ce que tu sais, dont je ne me lasserai jamais !... J'ai du théâtre plein la tête... et de toi plein le cœur !

Lorsque les tournées de la Comédie forçaient Florentine à s'exiler de Paris, elle prenait sa petite plume d'aigle qui courait incisive, aiguë, tellement mordante qu'aucune de celles qu'elle éraflait en passant ne se relevait de la blessure. Elle faisait plus que d'égratigner : elle imprimait, avec une cruauté de tigresse, ses ongles dans la chair vive ; mais les grandes

épistoliers des dix-septième et dix-huitième siècles, les Sévigné, les La Fayette, les Lespinasse pâlissaient un peu à côté d'elle. Comme Sophie Arnould, Florentine aurait pu alimenter quotidiennement trois ou quatre journaux parisiens avec ses phrases à l'emporte-pièce et ses mots qui sentaient la poudre. Ce sont les voyages, ce sont les séparations qui font les grandes artistes en écriture. Une femme peut toujours se trouver à portée des lèvres de son amant, mais combien sont à la hauteur de l'esprit ou du génie de ceux qui les possèdent ?

La secte des jaloux est faite pour se jeter en travers des poétiques et brûlantes amours. Fantasio aimait aussi éperdument Florentine, mais il ne s'emprisonnait pas dans cette liaison et les reproches lui arrivaient en phrases meurtrières qui menaçaient de mettre l'irréparable entre eux. Cependant, on aurait dit que plus leurs querelles se faisaient amères, plus ils reprenaient goût l'un à l'autre. « I

fallait moi pour te comprendre, comme il fallait toi pour m'aimer, » lui écrivait la comédienne.

Et Fantasio lui répondait :

« Si vous n'avez rien oublié, madame... Viens me prendre ou viens me dire bonsoir. »

Mais cette « jalouse à tout tuer », comme l'appelait son amant, ne tardait pas à repartir en guerre. De Bordeaux où elle avait joué une pièce du répertoire, elle disait à Fantasio :

« Vous devriez avoir, comme Mardochée, la tête couverte d'un sac de cendres. »

Puis elle s'adoucissait :

« On m'a dit d'être bien fière et je le suis aussi, puisque je reporte à vous tous mes succès. »

Et comme elle redevenait caressante en lui demandant une lettre dont elle respirait l'odeur tout un jour, comme si elle eût aspiré l'essence d'âme de son ami absent :

« Hélas ! il faut que tout s'évanouisse, c'est la fin des plus beaux rêves. »